

À ciel ouvert

La revue littéraire des Prairies

Volume 1 - Numéro 2

Automne 2017

David Baudemont

Michel Clément

Catherine Dulude

Gilles Groleau

Jean-Marie Michaud

Ian C. Nelson

Jean-Pierre Picard

Sébastien Rock

Paul Ruban

Photos : Daniel Paquet

www.acielouvert.ca

Comité d'édition :

David Baudemont, Jean-Marie Michaud, Ian C. Nelson, Jean-Pierre Picard,
Sébastien Rock

Comité de lecture :

Madeleine Blais-Dahlem, Raoul Granger, Roger Léveillé

Webmestre et mise en page :

Jean-Pierre Picard

Parrainage et hébergement du site:

Coopérative des publications fransaskoises —
www.leau-vive.ca/cpf

Hébergement des réunions et café :

La Troupe du Jour
www.latroupedujour.ca

Photographies :

Daniel Paquet
photo.paquet.ca

Design du logo et matériel promotionnel:

Jean-Marie Michaud

À ciel ouvert

www.acielouvert.ca

Soumissions de textes : www.acielouvert.ca/Soumissions

Courriel : acielouvert.revue@gmail.com

Twitter : twitter.com/_a_ciel_ouvert

Facebook : www.facebook.com/revueacielouvert/

À ciel ouvert a pour mandat la diffusion en ligne de textes en français de préférence inédits et de tous genres. Sa publication est ouverte aux textes et éléments multimédias provenant des prairies canadiennes ou ayant un lien thématique avec celles-ci.

À ciel ouvert est publiée deux fois par année, au printemps et à l'automne.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives Canada
ISSN-2371-2279

Conditions d'utilisation : www.acielouvert.ca/Terms

Les numéros d'*À ciel ouvert* sont disponibles gratuitement en format HTML et PDF.

L'équipe d'*À ciel ouvert* est uniquement composée de bénévoles.

Merci aux organismes qui ont soutenu la publication de ce numéro:



Table des matières

Les auteurEs2

Éditorial : Quelle est notre poésie ?.....3

Aérosol4

Paul Ruban

Le poste de brouillage6

David Baudemont

Micronouvelles.....8

Ian C. Nelson

Un petit bar de village 10

Jean-Pierre Picard

emerson 12

Paul Ruban

150 Canadas 14

Sébastien Rock

Mélancolie 17

Gilles Groleau

Lui 18

Catherine Dulude

Un jour de grand vent20

Jean-Marie Michaud

Les auteurEs

David Baudemont

David Baudemont, né à Thann (Haut-Rhin) est un écrivain, dramaturge et illustrateur canadien. Il a été élevé en France avant d'émigrer au Canada. Il est très actif dans la communauté culturelle de la Saskatchewan. En 2002, la version dramatique d'un conte urbain intitulé *La Grande gravité* a été présentée à l'occasion d'un festival provincial et fait partie de *L'R Libre*. Son roman jeunesse *Les Beaux jours* a été réalisé grâce à la contribution des élèves de la 7^e et 8^e année de l'École canadienne-française de Saskatoon et fut sélectionné au Prix Saint-Exupéry - Francophonie 2004 (France), il a ensuite remporté le Prix du livre français de la Saskatchewan en 2004 et 2008. Il illustre lui-même ses romans-jeunesse. Dans le domaine du théâtre, quatre de ses pièces ont été produites en Alberta, Saskatchewan et en Ontario. *Lignes de fuite* (2015) est son premier essai, illustré à l'encre et au fusain.

Michel Clément

Michel Clément est originaire de Gatineau (Qc) où il a travaillé et enseigné pendant plusieurs années avant de partir sept ans en Asie du Sud-Est comme professeur dans des écoles internationales. De retour au Canada, il s'est installé en Saskatchewan où il est devenu entrepreneur dans le domaine de l'éducation. Il écrit des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des scénarios de bandes dessinées et ce depuis plusieurs années.

Catherine Dulude

Catherine a de nombreuses plumes à son chapeau. Journaliste de formation, sa carrière l'a menée vers la production audiovisuelle, sans toutefois lui faire abandonner son calepin et son crayon. Dans les histoires, c'est l'humain qui l'intéresse : ses émotions, ses réalités, son milieu. C'est ce qui l'a attirée vers le journalisme et, à l'occasion, c'est ce qui l'incite à écrire, en toute humilité. Catherine habite à Winnipeg depuis maintenant plusieurs années et n'arriverait plus à troquer le ciel des Prairies pour tout autre paysage. Voyageuse, les livres qu'elle ramène de ses escapades lui causent souvent des maux de tête lorsque vient le temps de faire peser sa valise.

Gilles Groleau

À Regina depuis 1990, Gilles Groleau possède une expérience de la scène de plus de 40 ans et s'est surtout démarqué en musique comme musicien accompli avec le groupe connu de la francophonie canadienne *La Raquette* à claquettes ainsi que comme comédien au théâtre *Oskana* de Regina. Par contre, l'écriture a toujours été un domaine qu'il affectionne tout particulièrement sans pour autant l'exploiter comme il se devrait. Il a publié une courte nouvelle publiée aux Éditions de la nouvelle plume dans *Ruelle III*, il y a déjà quelques années. Ce n'est que tout récemment qu'il s'est remis à écrire de courtes histoires et des chansons.

Jean-Marie Michaud

Bachelier en psychologie de l'Université de Montréal – en amont d'études en architecture à UBC et en sculpture à l'Université Emily Carr de Vancouver –, Jean-Marie est originaire de Métabetchouan et vit à Saskatoon depuis 1983. Ses années d'analyse de textes, si essentielle à sa pratique professionnelle comme scénographe au théâtre et accessoiriste en chef au cinéma, ont nourri en cours de route son écriture. Elle se révèle grâce au Cercle des écrivains de la Troupe du Jour et des retraites en écriture instaurées par la Commission culturelle fransaskoise. Il complète actuellement deux créations personnelles : la pièce de théâtre en deux actes *Un jour de grand vent* et une oeuvre murale pour tout le périmètre extérieur d'un édifice municipal de son quartier.

Ian C. Nelson

Depuis 2001 Ian anime le Cercle des écrivains au sein de La Troupe du Jour. Sa pièce *La Chambre blanche* a reçu le prix SATA (Saskatoon & Area Theatre Award) 2013-2014 pour la dramaturgie. On trouvera d'autres exemples de ses pièces dans les volumes du Théâtre Fransaskois (*La Nouvelle Plume*) et dans *Write On! Theatre Saskatchewan Anthology* (PUC). Ian a aussi plus de 290 critiques publiées dans *Le Canadian Book Review Annual*. En 1996 on lui a discerné un « Lifetime Achievement Award » et en 2014 Ian a été intronisé au Temple de la renommée de Théâtre Saskatchewan en reconnaissance de ses activités dans le développement du théâtre en français et en anglais en Saskatchewan.

Jean-Pierre Picard

Musicien, infographiste, auteur-compositeur et journaliste à ses heures, Jean-Pierre est originaire de l'Outaouais et en est à sa 15^e année en Saskatchewan. Il a été membre fondateur et directeur de l'Association des artistes de la Saskatchewan (AAS) et président des Éditions Louis Riel (aujourd'hui Les Éditions de la Nouvelle plume). Quelques uns de ses textes ont été publiés dans la revue *Ruelle* de l'AAS.

Sébastien Rock

Sébastien Rock a publié des haïkus dans les revues *Gong*, *Haïku Canada Review* et *Ploc* et dans une anthologie de *Haïku Canada Review*. Il est co-fondateur de *Cinergie* (Festival du film francophone de Saskatoon) et d'*À ciel ouvert*. Voir ses textes en chantier sur deuxmots.ca.

Paul Ruban

Paul Ruban est né à Winnipeg. Le meilleur antidote à la page blanche, selon lui, consiste à se gargariser tout en enchaînant saltos et sauts de biche sur la trampoline.

Quelle est notre poésie ?

L'écriture en Saskatchewan fut originellement (et est encore) théâtrale : un de nos plus illustres auteurs, Jean Féron, écrivit une comédie musicale qui fut jouée par la communauté francophone d'Arborfield en 1924 ! Plus tard, le roman vint s'ajouter au théâtre. La poésie reste à ce jour la petite sœur oubliée de la littérature fransaskoise, se contentant de quelques rares publications dans les années 90, telle que Fransaskroix, de Michel Marchildon. Nous sommes donc heureux de constater que ce deuxième numéro lui offre une place de choix. Il est probable qu'encouragées par ces aventuriers, d'autres plumes poétiques se révèlent dans les numéros qui suivent. Car les poètes trouvent dans nos horizons, à l'instar des mers et des déserts, un espace où leur écriture peut se déployer. À cet effet, la visite du poète Carl Lacharité et du Projet Vocalités vivantes des Productions Rhizome à l'automne aura-t-elle su inspirer certains de nos auteurs ? Pour illustrer cet environnement qui est le nôtre, le photographe Daniel Paquet nous a offert, dans le présent numéro, une vaste sélection d'images de ciels de plaine.

Comme vous le constaterez, la ligne directrice d'À ciel ouvert se maintient (neuf auteurs originaires de deux provinces ; 10 textes courts de genres variés, illustrations par un artiste local). Cependant, la revue connaît de profonds changements structurels : un comité de sélection indépendant du comité d'édition fut mis en place. Il comportait un écrivain de l'extérieur du Cercle des écrivains de la Saskatchewan, mais tout de même originaire d'une des trois provinces des Prairies canadiennes. Les auteurs, jurés, correcteurs et illustrateurs furent indemnisés dans la mesure de nos moyens (merci au Conseil culturel fransaskois pour leur contribution financière). Tout cela a concouru, nous l'espérons, à améliorer la revue, à la faire gagner en professionnalisme et en maturité littéraire.

Les réactions au premier numéro ont été chaleureuses et nombreuses, venant de partout au pays. Merci à tous pour ces encouragements. Nous-mêmes prenons exemple sur d'autres initiatives telles que la revue en ligne Ancrages, au Nouveau-Brunswick et nous nous autorisons à rêver...

Nous vous invitons donc à parcourir, lire, relire et commenter ce deuxième numéro d'À ciel ouvert. Nous serons bien reconnaissants si, en même temps, vous prenez le soin de vous inscrire à notre liste de diffusion pour recevoir des nouvelles de notre revue ; consulter ainsi www.acielouvert.ca pour vous inscrire. Cela nous aidera aussi à documenter les progrès de cet effort littéraire des Prairies francophones.

Bonne lecture !

Le comité d'édition





Aérosol

Paul Ruban

1

Lorsque sa femme lui demanda pourquoi ses doigts étaient bariolés de couleurs, Manuel se-coua vite l'arbre dans sa tête pour y faire tomber le premier mensonge :

– J'avais une présentation au boulot au-jourd'hui. Genre *mind map*, sur un gros rouleau de papier à cheval. J'ai utilisé une tonne de marqueurs.

Il accentua le mot « tonne », le traînant en longueur, comme pour justifier l'arc-en-ciel qui avait éclaboussé ses mains. Il les tenait devant lui, à paumes ouvertes. On aurait dit un assassin repent, maculé de sang.

Aussi subtils fussent-ils, son regard fuyant et son petit coin de sourire le trahirent, et Linda reconnut en ce langage corporel l'une des preuves flagrantes que *Châtelaine* avait dressées dans un article qu'elle avait lu le mois précédent chez le dentiste, intitulé « Dix signes que votre mec vous trompe ».

Ses yeux s'embrumèrent, même si elle s'était juré de dompter ses émotions.

– T'es un mauvais menteur, fit-elle doucement. Tu l'as emmenée à une autre soirée peinture, comme la dernière fois ? Faudrait penser à varier un peu le répertoire, coco. Elle va s'ennuyer sinon.

– 'Coute. Ça fait mille fois que je te dis qu'il n'y a personne, mille fois que tu ne veux pas me croire. Je te donne mon portable, mes mots de passe... Qu'est-ce que tu veux de plus, tabarnak !?

La gifle qu'elle lui assena avait beau claquer comme un fouet, c'est à peine s'il cilla.

II

Ping. Au-dessus des portes de l'ascenseur, le triangle vert s'alluma.

Lumineux petit symbole de libération. Manuel sentit en lui la même poussée d'endorphines

qui le traversait, de façon pavlovienne, chaque jour à la même heure.

Les portes s'ouvrirent. Manuel joua des coudes pour se frayer une petite place dans la forêt de costards-cravates dont il faisait partie. Il pencha la tête par en arrière, soupira, laissant le plafond cuivré lui renvoyer son visage, hagard, détaché de ce tapis de crânes vus de haut.

Lorsque les portes se refermèrent, les corps les plus exposés se replièrent en masse, à la manière d'une méduse géante qui se contracte. L'onde provoqua une petite bousculade, et au cœur du remous un bras fit tomber la mallette que Manuel tenait à la main. Elle s'écrasa au sol avec fracas, s'ouvrit brusquement et laissa choir son contenu, une demi-douzaine de bombes de peinture aérosol.

Pas un bruit, à part le ricochet métallique de billes dans leurs cylindres.

Manuel sentit une mitraille de regards glacés et de sourires narquois se poser sur lui.

Il entendit la voix railleuse d'un collègue, depuis l'autre coin de l'ascenseur.

– Banquier de jour, Bansky de nuit ? Hein Manny ! ?

On avait démasqué un intrus, une poule bouffonne dans un terrier de renards.

III

Aux lueurs du crépuscule, Manuel enclenchait sa routine.

En face de la gare du train de banlieue, dans la toilette d'un Tim Hortons : se changer en jeans et un vieux hoodie troué. Commander un beigne crème Boston, si faim il y a. Traverser la rue. Longer la clôture qui bordait la voie de service. Dépasser le passage à niveau. Continuer à marcher jusqu'à la courbe dans la voie, un angle mort où personne ne pourrait le voir. Là, lancer sa mallette de l'autre côté et ramper à plat ventre

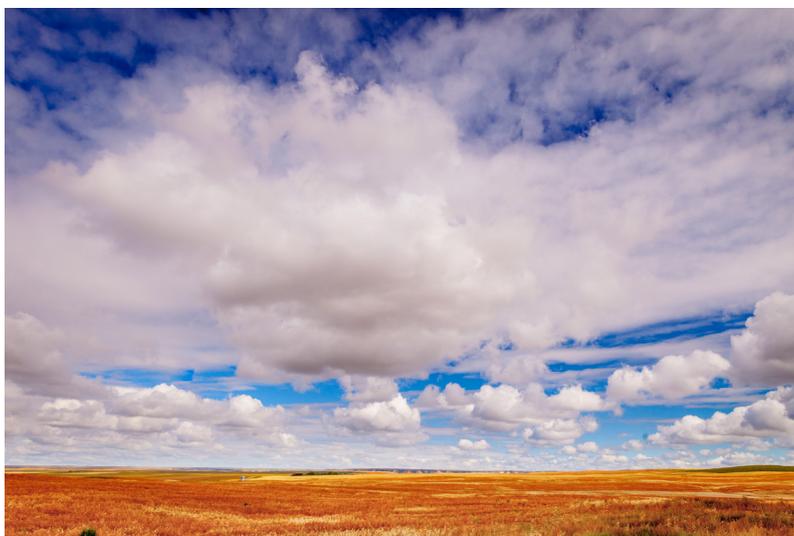
à travers une petite brèche dans la barrière. Marcher encore un peu plus loin, jusqu'au tunnel.

Ce n'est que lorsque l'obscurité souterraine l'avait complètement avalé, que Manuel mit son masque respiratoire et se permit d'éclairer ses pas à la lumière de son portable. Quand il arriva au pan de mur recherché, il posa sa mallette. Il y sortit les bombes de peinture, les secoua, et reprit le travail qu'il avait laissé le soir précédent, une fresque débordante de couleurs inspirée de la Vénus de Botticelli. Au loin, deux autres graffeurs le saluèrent en silence, d'un petit hochement de tête.

Manuel glissa ses écouteurs dans ses oreilles. Le rythme de la musique nourrit le rythme de travail, donnant vie à de grands mouvements

de bras, fluides et gracieux. Il reculait parfois, en plein milieu de la voie ferrée, pour se donner une perspective d'ensemble de son œuvre, tout en sachant se cacher en boule dans une alcôve à proximité, lorsqu'il apercevait des rais de phares du coin de l'œil.

Conscient de ce temps précieux – seul avec son art – Manuel travaillait d'arrache-pied. Il y avait quelque chose de mystique dans la ferveur qui bouillait dans ses veines, et plus le temps passait, plus le tagueur sombrait dans une transe déchaînée. C'est en se perdant dans les éclats de la chevelure de la Vénus, dorée, ondoyante, que de fines particules de peinture jaune et blanche l'ensevelirent tout entier, jusqu'à le baigner d'une lumière aveuglante.





Le poste de brouillage

Extrait de *Le démantèlement du mur de l'Atlantique*

David Baudemont

« Ici Londres. Les Français parlent aux Français. Les forces françaises libres combattent pour la liberté. En Normandie, la ligne de front a atteint les faubourgs de Caen. Les troupes alliées reprennent la ville aux forces allemandes, quartier par quartier. Dans le Nord, Lille est encerclée par les forces alliées. L'aviation américaine bombarde sans relâche les positions allemandes. C'est un rude combat pour la liberté. Qu'importe le sang versé, l'ennemi doit plier l'échine, il est aux abois. »

Voyons ça. Bobine Tesla, condensateur. OK, ça m'a tout l'air d'être un émetteur radio TSF bricolé. Années quarante, quarante-cinq peut-être. Westinghouse..., il y a des composantes américaines. La valise par contre, c'est signé FFI.

Ah ! La résistance !

Ça m'en a tout l'air. Vers 1943 ou 44. Avant ça, il n'y aurait pas eu de matériel Westinghouse.

« Et maintenant, quelques messages personnels. De Louise à Roger : le manchot la serre dans ses bras. Je répète. De Louise à Roger : le manchot la serre dans ses bras. De Moulin Rouge à Rose trémière : le fantôme n'est pas bavard. Je répète. De Moulin Rouge à Rose trémière : le fantôme n'est pas bavard. »

Là, si je ne me trompe pas, c'est le récepteur, quatre composantes en série dont un démodulateur, tout ça relié par du simple fil de fer de clôture. Et ça...

Du verre ?

Quelques fragments. Est-ce que ce serait... mais oui, c'est un reste de tube sélectron !

Un tube quoi ?

Un tube sélectron, une des premières mémoires électroniques à lampes. Remarquable !

Ah ! Et en quoi ?

Il n'a été inventé qu'au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Ça voudrait dire que ce poste date de 44 au plus tôt.

L'année du débarquement !

Peut-être.

Et cette mémoire aurait servi à quoi ?

Aucune idée. Stockage de données chiffrées. Un code par exemple ?

« De Germaine à Alouette : le grand-père a des nœuds dans sa barbe. Je répète. De Germaine à Alouette : le grand-père a des nœuds dans sa barbe. Et maintenant quelques nouvelles du front ; dans le Nord, la population civile soutient nos résistants, plus déterminés que jamais. Fermiers, cantonniers, ouvriers et cheminots prêtent main-forte à l'armée des libérateurs. »

Cette tache brune sur le fond, c'est quoi ?

De l'acide de batterie, je pense. L'oxydation des composantes métalliques est avancée. Le cuivre a presque été entièrement dissous, il reste quelques bouts de fils noyés dans un amas de sulfate de cuivre.

Ce qui ressemble à du sel ?

Oui, voyez-vous, tout ça devait marcher avec une batterie automobile transportée à dos d'homme. Il a dû se produire une fuite à un moment donné.

À Lille, les panzers allemands se sont regroupés dans l'est de la ville et forment une poche de résistance. La majorité des régiments d'infanterie ennemis battent en retraite. En zone occupée, nos résistants sabotent les voies de chemin de fer et les ponts. La victoire est proche, citoyens français, vos efforts ne seront pas vains. Les mimosas sont en fleur. Je répète : les mimosas sont en fleur.

Là, on ne sait pas très bien ce qui est relié à quoi. On a des lampes, une série de résistances, un interrupteur, ici...

C'est donc une pièce unique ?

... un modulateur de fréquence, si je ne me trompe. Nom de Dieu, mais ça m'a tout l'air d'être un radiogoniomètre !

Un quoi ?

Un radiogoniomètre.

C'est-à-dire ?

Un mini-poste de brouillage ! Bon sang, celui qui a conçu ça savait ce qu'il faisait ! Mais avec une si petite puissance, il fallait se trouver tout près de l'ennemi pour que ça marche. Gonflé !

Hier, les B-17 américains ont pilonné les aciéries de Lens transformées par l'ennemi en usine de fabrication de munitions. Sur le terrain, nos unités de renseignement nous ont confirmé que la production avait cessé. C'est un pas décisif vers la... »

Si je comprends bien ce que vous me dites, c'est un émetteur-récepteur et une unité de brouillage, tout ça sur du carton bouilli et de la taille d'une valise. Avez-vous jamais entendu parler d'une telle machine ?

Pas d'un poste de ce type. Des émetteurs TSF dans des valises, oui, c'était fréquent mais ça, non.

De Gisèle à d'Artagnan : le garde-manger est dans la remise. Je répète. De Gisèle à d'Artagnan : le garde-manger est dans la remise.

Peut-on espérer la reconstruire ?

Je ne sais pas. Dans cet état... il faudrait des mois... c'est sans garantie. Il y a pas mal de bouts qui manquent. On joue aux devinettes. Il s'agit d'extrapoler ce qui manque à partir de ce qui reste.

C'est vous l'expert. Est-ce faisable ?

On peut essayer. Je n'ai pas le temps moi-même. Il faudrait y mettre un étudiant, quelqu'un de déterminé.

De Campanule à Poulette : le Polonais est alcoolique. Je répète. De Campanule à Poulette : le Polonais est alcoolique.

J'ai quelqu'un qui se passionne pour cette période, Dieu sait pourquoi. Peut-être que... Vous avez un budget ?

Ça peut se trouver. Le 75^e anniversaire du débarquement approche, les bourses se délient... On pourrait imaginer ce petit bijou au centre d'une exposition, diffuser des enregistrements de l'époque. Qu'en pensez-vous ?

Je ne sais pas, c'est votre domaine. Il faudrait que je contacte cette personne, en parler avec elle.

Ne réfléchissez pas trop longtemps, l'argent part vite ailleurs.

Je ferai de mon mieux.

Les carottes sont cuites. Je répète : les carottes sont cuites.





Micronouvelles

Ian C. Nelson

UN COUCHER DE SOLEIL DERRIÈRE LE RIDEAU

« Rares sont les chemins de campagne qui ne mènent pas à une ferme abandonnée. D'autres routes nous dirigent vers des villes fantômes ». Si cette phrase résonne pour moi, c'est que je m'adonne à un passe-temps particulier : visiter les vieilles étables et les vieux érables, les maisons vides et les cimetières campagnards... complets ou abandonnés... à l'extérieur des villages qui semblent s'éloigner de plus en plus de la grande route. Apparemment par nécessité, le champ de pierres tombales se trouve sur une petite colline face à l'Ouest. Le symbolisme paraît évident ici sur la plaine où on retient son souffle à chaque nouveau coucher de soleil.

CYNIQUE 1

La famille Éthier-Blais s'est installée sur un terrain près de la rivière en 1858. Aussitôt la maison et la grange construites, le patriarche a transformé sa petite entreprise agricole en seigneurie en y faisant bâtir et bénir une chapelle. Un curé de Saint-Victor venait de temps à autre y célébrer un mariage ou un baptême. Il venait aussi pour présider les obsèques familiales : une petite clôture démarque le cimetière qui garde les pénates près de leur terrain pionnier. Au milieu du petit champ, un crucifix : un Christ notamment agonisant qu'on a fait venir à grand prix de Lyon à une époque où l'argent valait bien plus qu'aujourd'hui. La clôture n'a pas été élargie depuis des décennies.

Sur la côte nord de la colline, il y a un autre enclos — tout petit — avec des dalles à peine visibles au ras du sol. D'ici, on ne voit que le côté pile de la croix. On devine que le Christ, hors de vue, fait face à la direction opposée. Le désespoir de la famille Éthier-Blais coûtait cher pendant les années de la Crise quand les fils et les petits-fils ont évidemment cédé à la dépression, grand et petit D. La famille a perdu son appellation d'origine sans le secours d'un curé évidemment. De là, le petit enclos et ses dalles miséreuses.

Depuis, l'arrière-petite-fille s'est réfugiée dans la maison des sœurs de la Présentation de Marie où, humblement, elle habite. On l'appelle Sœur April. C'est un prénom printanier d'une jeune fille qui marque l'automne final d'une génération, laissant se disperser les ambitions patriarcales dans les poussières du grand vide qui tourbillonnent aux rythmes des vents de toutes les saisons sur la Prairie.

CYNIQUE 2

« Rares sont les chemins de campagne qui ne mènent pas à une ferme abandonnée. » Rares aussi ceux qui ne mènent pas à une femme abandonnée. Blanchard vient d'épouser en secondes noces une blondasse de Winnipeg. Ils passent neuf mois de l'année en Floride ou en voyage. Loin d'être un oiseau de passage, Véronique, sa première épouse, à deux kilomètres de la ferme, se console de toutes les saisons sur la plaine ponctuellement dépeuplée.

Le jardin saisonnier

Bernarde Chat surveillait son domaine avec un contentement allègre et ronronnant. Ce qu'elle aimait regarder la floraison richement saisonnière du jardin qui lui avait été légué ! À droite la petite spirée du Japon : les fleurs blanches, comme des perles dans leur feuillage vert, rappelant la neige à peine fondue aux premiers jours du printemps. Puis la procession de plantes qui — à tour de rôle — deviennent des jalons ponctuels à travers les tourbillons poussiéreux d'été et la canicule pour arriver aux brises automnales séchantes et aux frissons nocturnes qui durcissent les tiges pour la récolte. À la limite gauche de son domaine, Bernarde se félicitait du quatre-temps qui — à lui seul — se métamorphose comme un miracle depuis les petites fleurs blanc verdâtre aux fruits rouge vif et finalement aux feuilles mauves entrevues dans les bouffées de petite brume et les larmes de rosée qui complètent la préparation hivernale de son éventail des saisons.

Bernarde Chat s'étira et se bomba sensuellement le torse calicot en notant que sa plate-bande

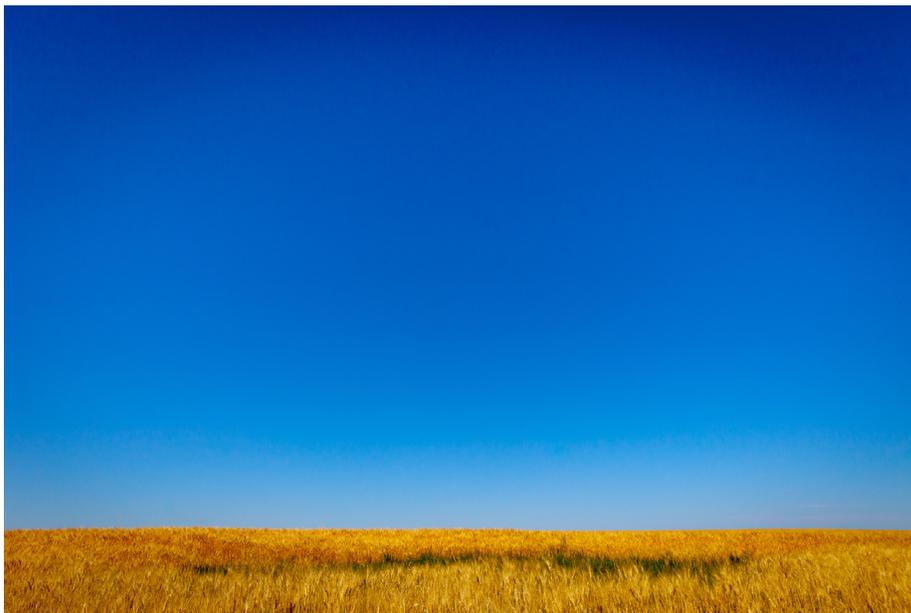
comprenait des espèces transplantées et soigneusement cultivées côte à côte avec d'autres qui y existent depuis des siècles, leurs graines apportées par les vagues migratoires des oiseaux de passage. Bernarde se demanda si la menue Marguerite Deschamps pouvait se vanter autant de ses plantes alignées en gradin derrière la maison. Au souvenir des petits impertinents de celle-ci qui s'étaient déjà aventurés dans son petit champ de fleurs côté rue pour se régaler des fruits sucrés, Bernarde Chat devint d'instinct guetteuse. Faudrait-il y afficher un mot... de l'auteur ? Ses griffes sortirent momentanément longues à la promesse de la liberté d'une plume imposante et une introduction magistrale écrite dans des termes les plus érudits et réfléchis.

À ce moment-là, dissimulée derrière un banc d'herbes des prairies coriaces, Mme Deschamps surveillait son potager et chuchotait « Doucement, mes petits ! » Elle voulait bien faire patienter sa progéniture en attendant l'heure où la récolte serait prête à leur livrer les délices bien

réchauffés et assaisonnés par le soleil. Sans doute, pendant cette période d'attente, le Chef Reuille leur rendrait timidement visite de temps à autre au crépuscule. Elle l'avait justement repéré tout à l'heure, gracieux comme Jamie Oliver susurrant au naturel ses conseils culinaires : pas du tout comme Gordon Ramsey prêt à tempêter sans relâche contre la cuisine de Mme Nature comme on accueille une tornade s'enfuyant du Kansas. Non, on pourrait bien vivre ensemble dans l'ombre des arbustes et des arbres majeurs qui s'étaient enracinés dans le terroir, il y a quarante ans, pour créer un havre dans cette grande mer qu'est la Prairie.

« Attention quand même, mes souris Deschamps, car Bernarde Chat pourrait piquer une faim et se mettre à la chasse à la petite viande biologiquement nourrie dans ce petit paradis ! »

(1) *L'Eau vive* (le 26 avril, 2017) p.16 légende pour une photo.





Un petit bar de village

Jean-Pierre Picard

Un petit bar de village, qui a déjà été neuf et propre à une autre époque. Ses fenêtres trop hautes ne laissent entrer que la lumière. Pour voir l'horizon infini qui borde le hameau, il suffit d'ouvrir la porte et mettre un pied dehors.

Sur le trottoir désert, le propriétaire/barman/serveur-portier (PBSP) fixe la poussière au loin qui se rapproche imperceptiblement, suivant la ligne que dessine la route. Trop de poussière pour un seul véhicule. Peut-être y'aura-t-il des clients aujourd'hui.

Il entre essuyer les verres avec l'essuie-main presque sale. Un grondement sourd s'insinue entre les murs, doucement d'abord, pour devenir un million de sabots de bisons qui se rapprochent à vive allure. Le son se métamorphose en pétarades marquant l'arrivée d'une horde de motards du genre que les parents de jeunes filles voient dans leurs pires cauchemars.

S'il y avait eu des passants sur la rue, ils auraient assisté au rituel du stationnement suivi de la traditionnelle cigarette. Quelques instants plus tard, deux sumos version cuir se dirigent vers la porte. Respectant la loi interdisant le tabac, ils lancent leur mégot en direction de la canne vide sur le seuil. Un seul atteint sa cible, l'autre allant s'éteindre dans la poussière du trottoir.

La porte, ouverte brusquement, lance une plainte lasse. Le sumo alpha se dirige vers le comptoir et y dépose la masse tatouée de ses bras croisés :

- *C'est toi le propriétaire ?*
- *Euh, oui !*

Il retire ses lunettes de soleil pour mieux toiser le gringalet dont le torchon se fige au fond du verre :

- *On a besoin de ta place.*

Lançant son torchon sur le comptoir, le PBSP ouvre les vannes. Terrible spectacle que celui d'un homme qui, après avoir dit merci et bienvenue toute sa vie, profite d'une circonstance atté-

nuante pour épancher son ras-le-bol universel.

- *Bon, je savais que ça viendrait un jour. Pas moyen d'ouvrir un bar sans vous voir débarquer pis sortir vos gros bras. C'est quoi ce coup-ci ? Contrat d'exclusivité pour la dope ? Tasser deux tables pis mettre un poteau à danse cochonne ? Scraper une des salles de bains pour faire un isoloir ? Non, mieux que ça, répondre au téléphone pis prendre des commandes de morceaux de char usagés.*

Y'a deux options.

Mettons que j'embarque parce que j'ai pas le choix. Ça va marcher un boutte, puis la police va venir faire un p'tit tour puis un autre. Comme ils pourront jamais rien prouver, ils vont commencer à me gossier avec toutes sortes de règlements que nobody gives a damn about. Check les ben venir mesurer au microscope la largeur de la porte de secours puis cogner sur le mur de la salle de bains pour essayer de faire sortir une coquerelle ou une souris. Ça c'est sans parler de la vérification de l'âge. Chriss ch'tu pour dire à Danny qu'il peut pas rentrer prendre une bière parce qu'il a 17 ans ? Ça fait 7 ans que c'est lui qui vient prendre les clés du pick-up à son père pour le ramener parce qu'il est trop saoul pour conduire.

À un moment donné, y'en a un de vous autres qui va faire un coup un peu tout croche, pis là les bœufs vont se mettre à saliver parce que la soupe va être chaude. À ce moment là, y'en a pu un de vous autres qui va venir faire son tour parce que la place est trop surveillée. Mais moé par exemple, je pourrai pas partir. Ils vont en trouver assez pour me coller une amende que je pourrai même pas payer parce que je vais avoir assez de misère comme ça à runner le bar. La clientèle que vous m'avez aidé à recruter va crisser le camp puis mon ancienne qui a déménagé au Central depuis que vous êtes là reviendra pas.

Je vais quand même pas annoncer un poste de préposée à l'isoloir au centre d'emploi. Puis la dope et les pièces de chars volés, ça se vend pas sur eBay. De toute façon Internet haute vitesse est pas à veille de se rendre icitte.

Là je vais engager un contracteur pour faire des « rénovations » en espérant que les assurances n'y voient que du feu.

Tout en parlant, il se dirige vers l'arrière-boutique trébuchant légèrement sur une caisse de bière.

Autre scénario, je vous dis de crisser votre camp, mais vous vous assurez de me donner une dernière chance de changer d'idée. Si je ne change pas d'idée, c'est une question de temps avant que je reçoive un téléphone en pleine nuit m'invitant à venir voir nos chers pompiers volontaires en pleine action dans mon stationnement.

Il revient portant un bidon de métal.

- Alors je vais nous sauver tous bien du trouble. Je n'ai plus vingt ans et je n'ai plus de temps à perdre à voir évoluer des situations décidées d'avance.

Il se met à verser l'essence un peu partout sur le plancher. Les deux sumos éberlués l'observent. Une fois le bidon vide, il ramasse un sac derrière le comptoir, y vide le tiroir-caisse et y met quelques objets tout en parlant.

- De toute façon, c'était pour faire plaisir à Linda que j'ai ouvert ce tabarnak de bar-là. Moé j'ai juste le goût de crisser mon camp et d'oublier le câlisse de trou où j'ai appris à me crosser. Ça fait que merci pour la visite...

Il jette une allumette sur le sol qui s'enflamme aussitôt.

... Désolé de pas pouvoir vous aider.

Il sort suivi des sumos. Il s'éloigne sur le trottoir d'un pas léger, jette des clés du bar dans une bouche d'égout. Le sumo alpha se dirige vers sa moto et se retourne vers son collègue :

« Câlisse, y va pas ben lui ! Mais ça règle pas ton problème. Je t'avais dit d'aller aux toilettes à la station-service. »





emerson

Paul Ruban

je donnerais
mes pouces
pour franchir
cette ligne.

elle existe
{ on me l'a dit }
enfouie quelque part
sous cette mer de blanc.

je donnerais
mes orteils
pour traverser
ce plat purgatoire,
fouetté par un vent
aux mille dents
qui souffle et va et vient
sans passeport
carte nexus
ordre ex
é
cu
tif.

sous un ciel
hainedigo
j'ai tourbillonné
comme un derviche
pataugé
crié
dans les champs
jusqu'à sentir
votre neige couler
dans mes veines.

mon étoile du Nord,
le néon rose de *kai hua*
restau chinois
poste-frontière
de l'el dorado.

d'épuisement
je m'y suis effondré
et lorsque je repris connaissance
sur le plancher de la cuisine
une mamie édentée
me dit

*welcome to Manitoba dear
here some soup dear*

de joie
je décollai
mes oreilles
bleues givrées
mon nez popsicle
et ma bouche
et ma tête
alouette
jusqu'à ce qu'il ne restât
plus qu'un cœur,
galopant comme
les bisons d'antan,
assoiffé
de poser racine.



Nids de poule par Michel Clément





150 Canadas

Sébastien Rock

Le Canada, un cadeau bien emballé pour les grandes occasions.

Une poupée russe pleine de surprises que nous nous apprêtons à ouvrir. Venez en grand nombre.

Sortez vos téléphones, déroulez le tapis rouge.

Mais... c'est que la première poupée, cette première peau, est la plus coriace. Véritable corne au pied difficilement décrassable ; serrons-nous la dentition et dévissons-nous les sens. La cérémonie commence.

Flash, en gros plan sur les gagnants du territoire, flash, sur l'encre de leur nom pâli par le temps sur les palimpsestes de l'avarice. Flash sur la conspiration des Bad Whites, du cerbère à trois têtes Durham-Colborne-MacDonald et autres colonigauds déstatués parlant la langue du bois volé devenu gibet assassimilateur.

Maintenant, un peu plus à droite encore, c'est ça, chacun son tour.

Flash sur les grenouilles à la panse pleine de curés Labelle, croulant sous les « r » du Nobelette Duplessiste, et terré au cœur des coffres arrière du F.L.Q. Flash, flash, sur la tyrannie d'un collectif qui ne sera jamais sur son 36, ni sur son 101.

Flash sur le manque de couleurs quand le White Privilege du Bi and Bi subventionné ne se distingue plus dans le fondant dégoulineux de la survivance.

Quelqu'un prendrait bien un autre verre de blanc avec ça ? Ou un fort tant qu'à y être ?

Faut y mettre le temps.

Il était une fois, il y a de ça 40 000 ans pour le détroit de Bering, 483 ans pour Jacques Cartier, 262 ans pour Lawrence, Monckton et Beauséjour, 254 ans pour George III, et 178 ou 132 pour les patriotes et rebelles pendant au bout d'un exil forcé. De quoi être vraiment fiers. Flash, surexposition.

Et pas qu'au passé :

Fier comme un pays qui, comme jamais, se bombe le torse devant les États-Arabes-Unis, derrière leur justice blindée et tous ceux qui se demandent avec le RollingStone, en prenant soin de serrer fort les mains du Conseil de sécurité de l'ONU : Why can't he be our President ? Flash.

Quelle belle occasion de se refaire le trésor en réunissant les désabusés et les nantis, les patients des couloirs d'hôpitaux et les clients de la santé haute vitesse avec une solution tripante : mais roulez sapristi, mais roulez donc ! Rome a eu son pain, nous aurons notre joint ! Et que vos rêves, les vrais, s'envolent en fumée ! Ad marijuana, usque ad nauseam.

Qu'on se gave de moules zébrées de l'Érié comme le cœur se remet à peine d'une poutine au foie gras, cette autre forme de mort assistée quand on sait qu'on va tous mourir et qu'il vaut mieux en finir avant que ça nous déconcrisse.

C'est la fête au Kanata. La plume de l'aigle du totem ininflammable sort du 8e feu et chatouille les pieds millénaires d'un enfant allongé dans un canot désapproprié, seul et luttant sous le pont de l'autoroute des larmes comme un saumon qui veut revenir chez lui, mais se bute à un barrage de commissions. Flash.

1, 2, 3, compter l'audace de notre origine sur les doigts sales de nos défaites et sortir de peine et de misère le papier glacé d'un Polaroid pris à travers le trou de notre mémoire collective, d'où en sortira l'image-réussite, ce rêve plastifié de nos faces numérisées ou le profil mis à jour de nos vinaigrettes préférées !

Pas besoin d'aller si loin pour se faire peur. Du fond de nos lacs, de nos forêts et de nos cieux, je dis : attention au Windigo, à la bête à 7 têtes, au Adlet, au Loup-garou, à Ponik, au Sasquatch, au iCloud. Nos monstres trémoussent d'impatience à l'idée de se remettre un habitant dodu sous la dent.

Je sais, je sais, notre police monte solidement la

garde le long de nos frontières à n'en plus finir qui séparent les fines teintes de notre mosaïque si belle et si fragile, et elle le dénichera ce fauteur de trouble, elle le Taiser-a et le taira cet hurluberlu venu de partout et de toujours, ce blanchisseur clandestin de Moose Jaw, ce détenu de Hastings Park, ce déplacé de Grise Fiord, ce squatter d'Africville.

De fait, ne sommes-nous donc pas tous le migrant de quelqu'un d'autre ? Peu importe ; les verts, les bleus, les rouges, les oranges, les lilas vont bien nous arranger ça.

Mais d'ici là, gens d'ici et gens d'ailleurs, faites tout de même attention. Nos services se renseignent sur la grammaire pronominale, sur la symbolique ostentatoire et sur les chartes survvalorisées, les mesures de la guerre et autres constitutions en blanc qui hantent encore la nuit en se lamentant au beau milieu de la cuisine aux longs couteaux.

Et cher Gilles, mon pays ce n'est même pas l'hiver sur les plages de Vancouver et sous les street-car de Toronto.

Le Canada, ce serait plutôt un long bassin-versant entre les mines bleues de Stan Rogers et les lacs de nos campagnes bitumineuses, où s'enlise péniblement le rocher percé de notre ressentiment.

Nous nous soulagerions enfin de notre Falardeau ?

Nous atteindrions enfin le cœur du cadeau ?

Ainsi, le Canada, tout dématryoshkisé, tout déplumé, ne serait pas si pire à la fin.

Après tout, le climat change pour nous tous, comme le vent de la marée montante et ces merles désormais sur les ailes du Grand Nord. Les palais de glace roulent fièrement sur des chars arc-en-ciel et le caribou gère haut et fort l'offre de ses bois mous.

Il y a encore de l'espoir pour le libre-échange : donnez-moi un pipeline, je le virerai de bord lui-aussi et vous câllerai une bastringue du début des temps nouveaux, d'avant le mur.

Je dis :

Il est temps que le lys se greffe au coquelicot, un coquelys, un lyslicot, que le homard pince le castor et que le pizzly enjambe le Mont-Royal et soulève le mont Pierre Elliot Trudeau, le transporte des Prairies au Bouclier en passant par la toundra, d'estuaires en delta, de dunes de sable en plages de varech.

Change-toi toi-même jeune homme et tu changeras le monde. Les cyniques eux-mêmes font bien de la radio corporative depuis longtemps ! Les poules auront enfin le gène leur donnant des dents.

En cette année de plaques et de rubans, je déclare solennellement que j'ottawarai ma mironerie, je godinerai le lilburn des prairies, je m'annehéberterai la totalité de l'atwooderie, me saint-jean baptiserai au screech et, par une douce nuit d'ondaatje, je partagerai mon verre avec Elvis Gratton et ferai le tour de l'île pour la suite du monde avec Anne ma sœur Anne, dans le riche et rouge sol, couché sous un ciel aux pignons verts, ou les pieds en gigue dans un poème fleuve et courageux d'Al Purdy.

Très haut là-bas, le soleil de minuit éclaire nos promesses photovoltaïques. Plus bas là-bas, nos sources thermiques qui font fondre les bordées de neige de St. John's. Plus loin là-bas, l'Inukshuk qui voit passer en prophète le bon docteur Stanley Vollant, serrant ses chemins de neige sous sa ceinture, un pas à la fois.

Nous y sommes tous, sur ce long chemin du Canada qui se fait en marchant, vivants et illégaux à Hemmingford, à Gretna ou à Saint Bernard de Lacolle, fiers sur le pont de la Confédération, radicaux sur Gabriola Island, riches à l'Opera House ou entrepreneurs à Saskatoon, à fuir le maringouin à Winnipeg, à taper la mouche à chevreuil à Richard à Rouyn, à pleurer les Leafs et à blâmer les Canadiens au pays du hockey.

L'eau et la glace. La glace et l'eau. Les porteurs d'eau ont désormais chacun leur bassin hydro-électrique. Qu'ils entaillent donc la feuille d'érable pour que coule le Pinot de l'Okanagan, qu'ils enterrent donc la hache de guerre du frère chasseur et qu'ils arrêtent de casser du sucre à la crème sur le gros dos du R.O.C.

Qu'on soit dans notre cabane de sudation, entre l'île à la Tortue, la rivière aux Carottes et les mille

îles, en haut du mont Saint-Anne, en bas du Fraser, au 2e virage à gauche passé les Badlands, au bout de la ferme des moines à deux milles passé le champ de tabac des Lanois, ou est-ce le champ de lentilles des Gaudet, on fête le Canada : une belle reine à la gorge rouge et aux soutiens blancs.

Une vraie reine de Carnaval. Flash.

Et il n'y a pas qu'elle.

Une étoile dans sa constellation.

Que Neil Young se montre les fufounes électriques au parc Belmont et que Plamondon plante son chêne un soir à Châteauguay. Que le loup refille une alouette au renard au lion au Lightfoot, et qu'on s'envole avec Joni, embrasse l'ardeur d'Alanis, confonde au casino le clone de Céline. On en fera des pirouettes sous le chapiteau du soleil levant, on syntonisera la tectonie symphonique de Lepage et on chantera jusque dans l'au-delà la muse sensuelle de Cohen.

D'ici là, on a sincèrement besoin d'un printemps canadien. Le grand ménage.

Que l'on donne la Colombie-Britannique aux Chinois, la Saskatchewan aux U-Cri-niens, le Manitoba aux Métis et le Pape aux Philippins.

Je dis :

Que l'on remplace les bras d'honneur par des bras canadiens.

Que nos chicanas débimilitantes prennent la mesure de notre santé universelle.

Que les cons se déconcilient et admettent leur amertume à l'hôpital de l'autre bon docteur Bethune.

Que l'on remplisse les trous du nord à l'aide du trop-plein de nos villes.

Que l'on mette sur pauses nos vacances dans le sud des autres.

Que l'on admette que les deux meubles fondateurs ont grandement besoin d'être varlopes.

Les téléphones et les flashes s'éteignent. Les idées se remantibulent. Le tapis rouge se réenroule.

La cérémonie se clôt.

On se donne la main et on s'embrasse.

On se revoit dans vingt-cinq ans.



Mélancolie

Gilles Groleau



Amour frivole
Prêt pour l'envol
Tout comprendre
C'est s'y méprendre
Toutes ces années
À oublier
Lueur d'espoir
Ou désespoir

*Mélancolie,
Pourquoi tu m'séduis ?
Mélancolie
Why do you follow me ?*

Plus rien à faire
Tout à refaire
Tout a été dit
Tout mène à l'ennui
L'avenir nous appartient
Tout prendre en main
Belle innocence
Dure délivrance

*Mélancolie,
Pourquoi tu m'séduis ?
Mélancolie
Where do you take me ?*

Pourquoi continuer
Plus rien à donner
Bonheur recherché
Ou juste se sauver
Une fois qu'on est là
Personne ne jugera
C'est bien malgré tout
Faut se rendre jusqu'au bout

*Mélancolie,
Pourquoi tu m'séduis ?
Mélancolie
Where will you take me ?
Mélancolie... mélancolie... mélancolie*



Lui

Catherine Dulude

Six mètres carrés. La seule fenêtre est scellée. Beige. La couleur qui règne. Sauf les rideaux autrefois fleuris. Le soleil en a depuis volé la couleur. Le lit gît au centre de la pièce. Vers dix-huit heures, la leur de fin de jour en caresse le pied.

En plus d'une table, il y a trois fauteuils. Ils ont connu des centaines de visiteurs. Certains y étaient presque tous les jours. D'autres venaient une fois l'an, une sorte de pèlerinage obligé, pour le temps des fêtes. Ils les ont bercés, réconfortés, fâchés par leurs grincements taciturnes. Quand tout était fini, on aurait tant voulu pouvoir parler à quelqu'un qui avait été là, jusqu'au bout.

Le nouveau locataire s'est installé il y a quelque temps. Il n'avait presque rien. Une toute petite valise. Des chaussettes épaisses pour protéger ses pieds du carrelage industriel et des chemises de nuit, qu'il porte aussi le jour. Les murs sont nus. Pas de vase prêt à accueillir des fleurs. Pas de couverture tricotée qui puisse le border en fin de soirée. Ses trois photos sont demeurées dans sa valise, sous le lit. Sa pile de livres veille sur lui depuis sa table de chevet. Il passe le plus clair de son temps étendu, le regard vers la fenêtre. Ses yeux sont éteints. Voûté et frêle, des vestiges de sa jeunesse s'accrochent quand même. Ses fossettes demeurent visibles même sans la moindre trace d'un sourire. Sa chevelure bouclée continue à chatouiller ses épaules. Son dos large se perche sur une taille fine. Un homme qui a collectionné les regards d'envie.

Il ne quitte que rarement sa pièce. Il entend les chaises qui strient le sol à chaque déplacement, les pièces de jeux qui tombent sur les tables, les éclats de rire des autres. La salle commune est à deux pas. L'écho des conversations voyage dans le couloir aseptisé sans rebondir. La visite du petit-fils de Monsieur. Le colis de bonbons envoyé par la bru de Madame. La nouvelle robe de chambre soyeuse de l'autre. Il connaît les voix sans nom ni visage. Ce n'est pas qu'il n'aime pas rire. Ce n'est pas qu'il n'aime pas les gens. Ce sont les questions qu'il évite plus que tout.

Deux coups à peine audibles. Elle entre. L'heure du repas. Les roulettes du charriot grincent. Le plateau est aussitôt posé sur la table. Une pièce de viande, des légumes bouillis et une tranche de

pain. Ses médicaments sont dans un gobelet de plastique près de la boîte de jus. Elle pose à peine un regard sur lui, puis reprend sa route. Le bruit de ses chaussures qui couinent s'estompe. Il s'installe et mange en silence.

C'était toujours chez eux qu'on recevait. En partie à cause de la grande table de douze, mais surtout parce qu'il était maître du fourneau. Des soufflés, des renversés, rien ne l'effrayait.

Combien de fois ont-ils reçu pour les fêtes ? Il ne les comptait même plus. On inventait des raisons de célébrer simplement pour inviter les amis. Des tablées pleines de gourmands venus se délecter de la dernière recette qu'il avait essayée. Le regard lumineux, il savourait les instants de partage. Sa quiétude d'esprit lui venait de ces moments de brouhaha qui prenaient des heures à nettoyer. Chaque repas consolidait sa perception de lui-même. Installé au mur de la cuisine, un écriteau de bois célébrant la bonne bouffe faisait office de crucifix.

Un livre repose sur le fauteuil près de la fenêtre. Il prend place. Sa main retire délicatement le signet plastifié qui repose au tiers de l'ouvrage. Il le place sous sa cuisse, tourné vers le coussin. Il lit jusqu'à ce que le sommeil l'emporte. Sa tête repose sur le dossier de la causeuse, le livre ouvert sur son abdomen.

Un jet de lumière pénètre dans la chambre, alors que la porte frappe le butoir. Il sursaute. Une autre entre. Elle allume les lampes fluorescentes. L'heure du bain. Il insère le signet dans son livre, puis le glisse sous l'oreiller. Elle l'aide à se rendre à la salle de bain puis à se dévêtir. Elle le surveille lorsqu'il grimpe dans la baignoire. Ses mains sont froides. Ses gestes sont mécaniques. Elle effectue les mêmes cent fois par jour. L'eau est tiède. L'expérience n'a rien à voir avec le bain sur pattes de sa maison, orné de chandelles parfumées. Il avait l'habitude d'y passer une heure, dans la mousse hydratante rendant sa peau satinée. Du jazz en trame de fond le préparait à mieux s'assoupir. Un rituel qui lui plaisait. Qui leur plaisait.

Un pyjama propre l'attend sur le tabouret. Il l'enfile. Elle lui tient le coude d'une main ferme en avançant vers le lit. Elle soulève le drap et le

plie sur lui. Il se retourne et s'assoit au centre, puis s'allonge. Elle place la couverture sur son corps élané. Elle vérifie qu'il a pris ses médicaments, empoigne le plateau et quitte en éteignant la lumière. La porte est entrouverte. Il entend les quelques bavards qui tardent à retrouver leur chambre.

Après un moment, il s'étire et allume sa lampe de chevet. Il fait nuit. Il plante ses talons dans le matelas recouvert de plastique et se redresse. Assis, il tire son roman de sa cachette. Il se rend à la page où se trouve son signet, le prend, et le dépose sous sa couverture. Des gestes qu'il ne répète que depuis son arrivée dans cette chambre. Il reprend sa lecture là où il l'avait laissée. Les mots flottent dans sa tête, comme son âme dans son corps. Un grand lecteur, il avait l'habitude d'ajouter un volume à sa bibliothèque tous les samedis, après leurs emplettes. Des petits, des grands. Tous ses livres avaient une anecdote qui les unissaient. Celui-ci acheté après leur déjeuner au bistro où on sert les œufs bénédicte qui goûtent comme ceux de sa grand-mère. Celui-là découvert dans une boutique à la campagne lors d'une escapade spontanée. Leur genre de sorties préférées. Il a dû s'en départir pour s'installer dans cette chambre. Seule une demi-douzaine d'ouvrages ont fait le voyage avec lui. Choisis méticuleusement, ses livres sont les seuls qui lui rappellent ses années de bonheur.

La porte laisse entrer la lumière tamisée du couloir. Le temps de la tournée nocturne est arrivé, la dernière ronde de la journée. Elle se glisse dans la chambre. Il se fait tard. Le repos serait de mise. Il retire avec doigté son signet toujours à l'abri sous la couverture, l'insère dans son roman en maintenant son pouce à cette même page. De son autre main, il éteint sa lampe, et reprend sa position allongée. Satisfaite, elle quitte la chambre, et referme la porte.

Sa tête repose lourdement sur l'oreiller. Il a les yeux clos, mais ses pupilles s'agitent. Le soir, dans la noirceur, le gouffre grandit. Le sommeil se fait rare. Il n'arrive plus à retrouver la quiétude. Dans leur maison, la noirceur était veloutée. Elle les accompagnait dans les moments de tendresse, d'intimité. Elle les accueillait au réveil, l'hiver. Elle se dissimulait pour faire place aux flammes du foyer qu'ils allumaient en se levant. La noirceur est désormais devenue effrayante et solitaire. Il peine à s'imaginer qu'il s'agisse de son nouveau quotidien. Les heures sont longues. Les angoisses se multiplient. Combien de temps tiendra-t-il le coup.

Il tient son livre près de son cœur, sa main coincée à l'intérieur. Il s'endort en touchant le plastique du signet. Le signet souvenir offert aux funérailles de son mari.





La poussée de croissance

Extrait

Jean-Marie Michaud

Au restaurant-terminus de mon village natal, un hochement suffit, et Josette approche avec sa carafe. – « Celui-là dort encore. », se lit dans son regard. Elle n'a pas tout à fait tort...

Elle remplit ma tasse à ras bord. Les yeux entrouverts, j'essaie d'appivoiser mon « allongé » du bout des lèvres, sans trop me brûler.

Mon voyage m'a déposé au rivage des rites de passage de mes jeunes années. Un aller-retour, c'est bien court pour naviguer les sentiers du cœur. Josette vient m'encourager : « L'autobus passe jusse dans une heure, vous savez... prenez vot'temps. »

J'observe ses gestes attentionnés à travers la vapeur éphémère de mon café.

Je me revois des années en arrière, à douze ans, debout de bonne heure derrière le comptoir du restaurant de mon père. Je sers le déjeuner à Monsieur Pit, mon client préféré. À mes yeux d'écolier, c'est un bonhomme chanceux. En plus de chauffer le camion de la voirie à travers le village, il habite au bord du lac, pas loin du quai. L'été, il peut plonger quand ça lui tente dans les vagues sauvages des jours de grand vent...

Je mets le nez dehors ce jour-là, par un formidable matin de mai. Malgré les rafales, j'ai mis de côté ma canadienne et mes mitaines. Le creusage de tunnels dans les bancs de neige est terminé depuis déjà longtemps. L'eau glisse le long des trottoirs comme un ruisseau de diamants. Comment ne pas sauter dedans ? J'arrive essoufflé au collège, un peu mouillé, mais content.

La cloche me ramène sur terre avec les retardataires. Ça sent la cire et le grand ménage dans les couloirs glissants. Monsieur Bouchard – notre concierge – voit tout, mais ne dit jamais rien. Il frotte, un point c'est tout.

J'entre dans ma salle de classe et reçois aussitôt une balle de papier en plein front.

Mes amis félicitent François pour son exploit.

– « Eille, vous autres... ! »

Je ris avec eux et la relance de la main gauche dans sa direction. J'attrape le nez du p'tit De-neault dans la première rangée. Il me regarde tout étonné.

– « Scuse... J'ai pas fait exprès. »

Dans le rire général, je reprends ma place près des fenêtres...

Dehors, les balançoires valsent au gré du vent dans la cour désertée.

– « Un orage se prépare dans la distance, on dirait... »

Je surveille la porte en attendant l'entrée du père Collard.

Alain Boivin approche à pas de souris. Il est souvent le dernier arrivé...

Je le sens hésiter avant d'entrer.

Jusqu'à l'automne, c'était un petit feluette, plein de taches de rousseur, mais là, il a grandi pendant l'hiver...

On a tous les mêmes uniformes à boutons dorés, pantalon gris et chemise blanche, avec une cravate rouge. La sienne semble l'étouffer. Les manches de sa chemise dépassent d'une longueur celles de son veston. Le pire, c'est son vieux pantalon...

Il flotte, de travers sur ses chevilles, au-dessus de ses bottillons.

François lui lance en le voyant : « Eille Boivin ! Y'a-t'y d'l'eau dans 'cave chez vous ? »

Figé au seuil de la porte, Alain baisse la tête et rougit jusqu'aux oreilles.

François en profite : « Voyons Alain ! Pleure pas... Tu vas rouiller encore pire. »

Je pouffe de rire avec les autres même si je ne dirais jamais une chose pareille.

La cloche retentit au plafond. Alain sursaute ! Il échappe son cartable.

Ses papiers s'éparpillent à ses pieds... Aussitôt derrière lui, le père Collard l'apostrophe : « BOIVIN ! Ramasse tes affaires ! ALLEZ ! Mains molles... GROUILLE ! »

François agite les poignets en chuchotant : « Mains molles, mains molles... »

Les copains rigolent. Alain ferme les yeux et serre les dents. Son visage se crispe...

Malheur !! À l'étonnement général, son pantalon se tache d'urine. Le temps s'arrête à l'instant.

Impuissant, Alain courbe l'échine et oscille en silence... La voix du père Collard éclate : « M O N P T I T B Â T A R D ! » Un frisson parcourt la classe jusqu'à la dernière rangée... Alain détale aussitôt vers la sortie.

– « BOIVIN ! REVIENS ICITTE. I-CITTE, J'AI DIT !! »

À l'autre bout du corridor, la porte claque comme le tonnerre. Le collègue tout entier résonne.

En entrant dans la classe, notre professeur s'emporte :

« QUE C'EST QUE VOUS Y AVEZ FAIT ENCORE VOUS AUTRES... ? »

BANDES D'INNOCENTS ! ALLEZ ! PRENEZ VOS CRAYONS !

VOUS ALLEZ VOIR... » On ne rit plus.

Dans une avalanche de craie blanche, le père Collard gribouille des équations bizarres sur le tableau noir. À son insu, le soleil danse dans son dos...

Je me perds dans les barbots gravés sur mon bureau, testaments d'écoliers qui m'ont précédé. Mon index glisse sur un bonhomme pendu. Un chien jappe à ses pieds. Mon stylo dessine une flaque d'eau...

Je refais surface à la récréation et jase à voix basse

avec mes amis. On a déjà vu le père Collard se fâcher, mais personne ne s'attendait à voir Alain réagir comme ça.

D'habitude, il encaisse un peu mieux.

L'odeur baladeuse d'une soupe savoureuse me ramène au présent.

Josette s'affaire devant la soupière du restaurant... Son arôme vient chatouiller mes narines et me transporte jusqu'à chez nous, au sortir de l'enfance, devant l'entrée de notre cuisine.

– « Dis donc maman... C'est-y bien compliqué rallonger des culottes ? »

– Des culottes ? » Je la vois m'examiner avec son œil de couturière.

« Tourne donc pour voir... Bien, tes culottes..., y'ont pas besoin d'être rallongées.

Sont belles de même. Pourquoi tu demandes ça mon'tit-homme ? »

– C'est pas pour moi. C'est pour Alain. Tsé, l'garçon à Monsieur Boivin...

Y fait rire de lui à l'école parce que les siennes sont trop courtes.

– Ah oui... ? Pauvre enfant... J'en parlerai à son père quand je le verrai.

Allez... Viens manger ta soupe. »

Josette m'interpelle en recouvrant la soupière : « Monsieur... » J'ouvre les yeux.

« Votre autobus arrive ! – Oh...! Déjà ?... Merci Mademoiselle. »

Je vide en vitesse mon café tiède pour chasser ma torpeur.

Josette dépose un beau bol bien fumant devant un client. J'en prendrais bien un moi aussi. La prochaine fois peut-être...

Dans le ronron du moteur au repos, une bourrasque pourchasse la poussière soulevée par l'autocar. Le monstre avale un à un ses nouveaux passagers sans se presser. Il frémit sur place avant de reprendre la route.

À l'abri, dans mon fauteuil confortable, je repars de mon village comme un étranger ; l'ancien restaurant de mon père a disparu il y a si longtemps...

Aux abords de la rivière, nous longeons le cimetière. Alain y repose en paix maintenant. On ne rira plus jamais de lui.

Après deux jours sans venir à l'école, deux jours sans même rentrer chez lui, Monsieur Pit a trouvé son corps sur la grève, tout près du quai.

Il est venu annoncer la nouvelle à papa après le départ de l'ambulance.

– « Pauv'ti-gars. Y'avait perdu ses culottes. »

Le lendemain, après l'école, le vent s'était calmé.

Le cœur en compote, je suis allé marcher sous la pluie fine, au bord du lac, très loin du quai. Sur la rive apaisée, un pantalon gris comme le mien flottait dans l'eau.

Pétrifié, je n'osais m'en approcher. J'avais le vertige, comme si j'allais être emporté... J'ai respiré longtemps avant de pouvoir le ramasser. Puis j'ai couru pour le rapporter.

Maman l'a lavé « comme il faut », avant de se pencher à sa machine à coudre...

et l'allonger avec mes vieilles culottes de sixième année...

Je suis allé chercher son mouchoir le plus doux dans son tiroir parfumé,

en voyant ses larmes couler sur ses joues et tomber en taches sombres sur le tissu fané.

– « Tiens maman... – Viens ici Jeannot... »

À ma surprise, elle m'a serré dans ses bras comme jamais dans ma vie.

C'était mon tour d'avoir les yeux dans l'eau...

– « Voyons mon trésor... Si ça continue comme ça, va falloir remettre ces culottes-là dans 'sècheuse. »

Tendrement, maman a essuyé mes yeux, avec un sourire...

Après avoir coupé le dernier petit fil de sa couture, et repassé avec soin le pli du pantalon rallongé, elle me l'a confié.

– « C't'enfant-là 'montera pas au ciel avec les fesses à l'air.

Va vite leur porter ça, au salon funéraire. »

En arrivant là-bas, c'était comme entrer dans un autre univers.

Monsieur Boivin se tenait là, figé, le regard vide comme un robot débranché.

À chacun des visiteurs, je l'entendais répéter : « Il a grandi si vite... », comme pour s'excuser.

Trois jours plus tard, on remplissait l'église... Notre curé s'est surpassé dans l'angélisme. Il a parlé de l'or pur..., de l'amour rayonnant dans le cœur des enfants. Même François avait les yeux rouges.

De retour au collège, il avait changé...

– « Eille..., Lebel !... François ! »

C'est à peine s'il répondait quand on l'appelait par son prénom.

Après ce jour-là, il ne se moquait de personne autour de lui et ne donnait même plus de jambettes aux plus petits. Nous autres, on le regardait, bien étonnés...

Chaque matin, Monsieur Pit revenait au restaurant pour déjeuner.

Je lui servais son café comme d'habitude, quand il m'a demandé :

« T'as pas l'air dans ton assiette mon p'tit Jeannot. Ça'va pas à l'école ?

– Non-non... C'est correct à l'école...

– C'est quoi d'abord ?

– Ch'sais pas.

– T'as l'air en peine depuis l'décès du p'tit Boivin... Tu penses à lui ? »

J'ai regardé le plancher..., puis j'ai hoché la tête.

Après un long soupir..., j'ai relevé les yeux vers lui.

– « Comment vous faites pour savoir ça Monsieur Pit ?

– Ahhh... C'est l'école de la vie, faut croire... »

Avec son regard bienveillant, il a hoché la tête lui aussi.

« Tu viendrais-tu au cimetière, après la classe ? J'ai besoin d'un coup d'main.

– Ah oui ? » Par le rideau entrouvert de la cuisinette, papa m'a dit : « Vas-y... »

À l'heure convenue, je me suis rendu là où reposait Madame Boivin. Le nom d'Alain n'était pas encore gravé, mais je savais qu'ils s'étaient retrouvés.

Dans l'odeur de la terre humide fraîchement remblayée, Monsieur Pit m'a montré comment planter un joli rosier, sans abîmer ni ses racines, ni ses épines.

Bien plus tard, il m'a enseigné comment le tailler. Depuis ce temps, je reviens faire un tour au village au printemps.

Ce matin encore, après l'aurore, le vent m'a porté quand je suis arrivé.



À ciel ouvert

La revue littéraire en ligne des Prairies canadiennes

**PROCHAINE
DATE DE TOMBÉE**

16 février 2018

**NOUVELLES
POÉSIE
THÉÂTRE
MULTIMÉDIA
RÉCITS ESSAIS
OEUVRES D'ART**

À ciel ouvert a pour mandat la diffusion en ligne de textes en français de préférence inédits et de tous genres. Sa publication, au printemps et à l'automne, est ouverte aux textes et éléments multimédias provenant des prairies canadiennes ou ayant un lien thématique avec celles-ci.

Site web

www.acielouvert.ca

<http://www.acielouvert.ca/Soumissions>

Courriel : acielouvert.revue@gmail.com

Twitter : https://twitter.com/a_ciel_ouvert

Facebook : <https://www.facebook.com/revueacielouvert/>

